

de paraître aussi misérable aux yeux de la nation parmi laquelle je me trouvais alors, qu'un Lilliputien le serait parmi nous ; mais je regardais cela comme le moindre de mes malheurs : car on remarque que les créatures humaines sont ordinairement plus sauvages et plus cruelles à raison de leur taille, et, en faisant cette réflexion, que pouvais-je attendre, sinon d'être bientôt un morceau dans la bouche du premier de ces barbares énormes qui me saisiraient ?

Un des moissonneurs, s'approchant à cinq toises du sillon où j'étais couché, me fit craindre qu'en faisant encore un pas, je ne fusse écrasé sous son pied ou coupé en deux par sa faucille ; c'est pourquoi, le voyant près de lever le pied et d'avancer, je me mis à jeter des cris pitoyables et aussi forts que la frayeur dont j'étais saisi me le put permettre. Aussitôt le géant s'arrêta, et, regardant autour et au-dessous de lui avec attention, enfin il m'aperçut. Il me considéra quelque temps avec la circonspection d'un homme qui tâche d'attrapper un petit animal dangereux d'une manière qu'il n'en soit ni égratigné, ni mordu, comme j'avais fait moi-même quelquefois à l'égard d'une belette, en Angleterre. Enfin, il eut la hardiesse de me prendre par les deux fesses et de me lever à une toise et demie de ses yeux, afin d'observer ma figure plus exactement. Je devinai son intention, et je résolus de ne faire aucune résistance, tandis qu'il me tenait en l'air à plus de soixante pieds de terre, quoiqu'il me serrât très cruellement les fesses par la crainte qu'il avait que je ne glissasse d'entre ses doigts. Tout ce que j'osai faire fut de lever mes yeux vers le soleil, de mettre mes mains dans la posture d'un suppliant, et de dire quelques mots d'un accent très humble et très triste, conformément à l'état où je me trouvais alors, car je craignais à chaque instant qu'il ne voulût m'écraser, comme nous écrasons d'ordinaire certains petits animaux odieux que nous voulons faire périr ; mais il parut content de ma voix et de mes gestes, et il commença à me regarder comme quelque chose de curieux, étant bien surpris de m'entendre articuler des mots, quoiqu'il ne les comprit pas.

Cependant je ne pouvais m'empêcher de gémir et de verser des larmes, et, en tournant la tête, je lui faisais entendre, autant que je pouvais, combien il me faisait de mal par son pouce et par son doigt. Il me parut qu'il comprenait la douleur que je ressentais, car, levant un pan de son justaucorps, il me mit doucement dedans, et aussitôt il courut vers son maître, qui était un riche laboureur, et le même que j'avais vu d'abord dans le champ.

Le laboureur prit un petit brin de paille environ de la grosseur d'une canne dont nous nous appuyons en marchant, et avec ce brin leva les pans de mon justaucorps, qu'il me parut prendre pour une espèce de couverture que la nature m'avait donnée ; il souffla mes cheveux pour mieux voir mon visage : il appela ses valets, et leur demanda, autant que j'en pus juger, s'ils avaient jamais vu dans les champs aucun animal qui me ressemblât. Ensuite, il me plaça doucement à terre sur les quatre pattes, mais je me levai aussitôt et marchai gravement, allant et venant, pour faire voir que je n'avais pas envie de m'enfuir. Ils s'assirent tous en rond autour de moi, pour mieux observer mes mouvements. J'ôtai mon chapeau, et je fis une révérence très soumise au paysan, je me jetai à ses genoux, je levai les mains et la tête, et prononçai plusieurs mots aussi fortement que je pus, Je tirai une bourse pleine d'or de ma poche et la lui présentai très humblement. Il la reçut dans la paume de sa main, et la porta bien près de son œil pour voir ce que c'était, et ensuite la tourna plusieurs fois avec la pointe une épingle qu'il tira de sa manche ; mais il n'y comprit rien. Sur cela, je lui fis signe qu'il mit sa main à terre, et, prenant la bourse, je l'ouvris et répandis toutes les pièces d'or dans sa main. Il y avait six pièces espagnoles de quatre pistoles chacune, sans compter vingt ou trente pièces plus petites. Je le vis mouiller son petit doigt sur sa langue, et lever une de mes pièces les plus grosses, et ensuite une autre ; mais il me sembla tout à fait ignorer ce que

c'était ; il me fit signe de les remettre dans ma bourse, et la bourse dans ma poche.

Le laboureur fut alors persuadé qu'il fallait que je fusse une petite créature raisonnable ; il me parla très souvent, mais le son de sa voix m'étourdissait les oreilles comme celui d'un moulin à eau ; cependant ses mots étaient bien articulés. Je répondis aussi fortement que je pus en plusieurs langues, et souvent il appliqua son oreille à une toise de moi, mais inutilement. Ensuite, il renvoya ses gens à leur travail, et, tirant son mouchoir de sa poche, il le plia en deux et l'étendit sur sa main gauche, qu'il avait mise à terre, me faisant signe d'entrer dedans, ce que je pus faire aisément, car elle n'avait pas plus d'un pied d'épaisseur. Je crus devoir obéir, et, de peur de tomber, je me couchai tout de mon long, sur le mouchoir, dont il m'enveloppa, et, de cette façon, il m'emporta chez lui. Là, il appela sa femme et me montra à elle ; mais elle jeta des cris effroyables, et recula comme font les femmes en Angleterre à la vue d'un crapaud ou d'une araignée. Cependant, lorsqu'au bout de quelque temps elle eut vu toutes mes manières et comment j'observais les signes que faisait son mari, elle commença à m'aimer très tendrement.

Il était environ l'heure du midi, et alors un domestique servit le dîner. Ce n'était, suivant l'état simple d'un laboureur, que de la viande grossière dans un plat d'environ vingt-quatre pieds de diamètre. Le laboureur, sa femme, trois enfants et une vieille grand-mère, composaient la compagnie. Lorsqu'ils furent assis, le fermier me plaça à quelque distance de lui sur la table, qui était à peu près haute de trente pieds ; je me tins aussi loin que je pus du bord, de crainte de tomber. La femme coupa un morceau de viande, ensuite elle émietta du pain dans une assiette de bois qu'elle plaça devant moi. Je lui fis une révérence très humble, et, tirant mon couteau et ma fourchette, je me mis à manger, ce qui leur donna un très grand plaisir. La maîtresse envoya sa servante chercher une petite tasse qui servait à boire des liqueurs et contenait environ douze pintes, et la remplit de boisson. Je levai la vase avec une grande difficulté, et, d'une manière très respectueuse, je bus à la santé de madame, exprimant les mots aussi fortement que je pouvais en anglais, ce qui fit faire à la compagnie de si grands éclats de rire, que peu s'en fallut que je n'en devinsse sourd. Cette boisson avait à peu près le goût du petit cidre, et n'était pas désagréable. Le maître me fit signe de venir à côté de son assiette de bois ; mais en marchant trop vite sur la table, une petite croûte de pain me fit broncher et tomber sur le visage, sans pourtant me blesser. Je me levai aussitôt, et, remarquant que ces bonnes gens en étaient fort touchés, je pris mon chapeau, et, le faisant tourner sur ma tête, je fis trois acclamations pour marquer que je ne m'étais pas fait mal ; mais en avançant vers mon maître (c'est le nom que je lui donnerai désormais), le dernier de ses fils, qui était assis le plus proche de lui, et qui était très malin et âgé d'environ dix ans, me prit par les jambes, et me tint si haut dans l'air, que je me trémoussai de tout mon corps. Son père m'arracha d'entre ses mains, et en même temps lui donna sur l'oreille gauche un si grand soufflet, qu'il en aurait presque renversé une troupe de cavalerie européenne, et lui ordonna de se lever de table ; mais, ayant à craindre que le garçon ne gardât quelque ressentiment contre moi, et me souvenant que tous les enfants chez nous sont naturellement méchants à l'égard des oiseaux, des lapins, des petits chats et des petits chiens, je me mis à genoux, et, montrant le garçon au doigt, je me fis entendre à mon maître autant que je pus, et je priai de pardonner à son fils. Le père y consentit, et le garçon reprit sa chaise ; alors je m'avançai jusqu'à lui et lui baisai la main.

Au milieu du dîner, le chat favori de ma maîtresse sauta sur elle. J'entendis derrière moi un bruit ressemblant à celui de douze faiseurs de bas au métier, et, tournant ma tête, je trouvai que c'était un chat qui miaulait. Il me parut trois fois plus grand qu'un bœuf, comme je le jugeai en voyant sa tête et une des pattes, pendant que sa maîtresse lui donnait à manger et lui faisait des caresses. La férocité du visage de cet

animal me déconcerta tout à fait, quoique je me tinsse au bout le plus éloigné de la table, à la distance de cinquante pieds, et quoique ma maîtresse tint le chat de peur qu'il ne s'élançât sur moi, mais il n'y eut point d'accidents et le chat m'épargna.

Mon maître me plaça à une toise et demie du chat, et comme j'ai toujours éprouvé que lorsqu'on fuit devant un animal féroce ou que l'on paraît avoir peur, c'est alors qu'on en est infailliblement poursuivi, je résolus de faire bonne contenance devant le chat, et je m'avançai jusqu'à dix-huit pouces, ce qui le fit reculer comme s'il eût eu lui-même peur de moi. J'eus moins d'appréhensions des chiens. Trois ou quatre entrèrent dans la salle, entre lesquels il avait un gros mâtin d'un grosseur égale à celle de quatre éléphants, et un lévrier un peu plus haut que le mâtin, mais moins gros.

Sur la fin du dîner, la nourrice entra, portant entre ses bras un enfant de l'âge d'un an, qui aussitôt qu'il m'aperçut, poussa des cris si forts, qu'on aurait pu, je crois, les entendre facilement du pont de Londres jusqu'à Chelsea. L'enfant, me regardant comme une poupée ou une babiole, cria afin de m'avoir pour lui servir de jouet. La mère me souleva et me donna à l'enfant qui se saisit bientôt de moi et mit ma tête dans sa bouche, ou je commençai à hurler si horriblement que l'enfant, effrayé, me laissa tomber. Je me serais infailliblement cassé la tête si la mère n'avait pas tenu son tablier sous moi. La nourrice, pour apaiser son poupon, se servit d'un hochet qui était un gros pilier creux, rempli de grosses pierres et attaché par un câble au milieu du corps de l'enfant.

Après le dîner, mon maître alla retrouver ses ouvriers, et à ce que je pus comprendre par sa voix et par ses gestes, il chargea sa femme de prendre un grand soin de moi. J'étais bien las, et j'avais grande envie de dormir, ce que ma maîtresse apercevant, elle me mit dans son lit, et me couvrit avec un mouchoir blanc, mais plus large que la grande voile d'un vaisseau de guerre.

Je dormis pendant deux heures, et songeai que j'étais chez moi avec ma femme et mes enfants, ce qui augmenta mon affliction quand je m'éveillai et me trouvai tout seul dans une chambre vaste de deux ou trois cents pieds de largeur et de plus de deux cents de hauteur, et couché dans un lit de dix toises. Ma maîtresse était sortie pour les affaires de la maison, et m'avait enfermé au verrou. Sur ces entrefaites, deux rats grimperent le long des rideaux et se mirent à courir sur le lit ; l'un approcha de mon visage, sur quoi je me levai tout effrayé, et mis le sabre à la main pour me défendre. Ces animaux horribles eurent l'insolence de m'attaquer des deux côtés, je fendis le ventre à l'un, et l'autre s'enfuit. Après cet exploit, je me couchai pour me reposer et reprendre mes esprits. Ces animaux étaient de la grosseur d'un mâtin, mais infiniment plus agiles et plus féroces, en sorte que si j'eusse ôté mon ceinturon et mis bas mon sabre avant de me coucher j'aurais été infailliblement dévoré par deux rats.

Bientôt ma maîtresse entra dans la chambre, et me voyant tout en sang, elle accourut et me prit dans sa main. Je lui montrai avec mon doigt le rat mort, en souriant et en faisant d'autres signes, pour lui faire entendre que je n'étais pas blessé, ce qui lui donna de la joie.

(A continuer.)

SOUVENIRS DU JEUNE AGE

Après quelques années de séparation.

Albert.—Te souviens-tu de la fois où nous étions allés voler des pommes ?

Joseph.—Ma foi oui, des pommes sûres qui nous avaient rendus malades à mourir.

Albert.—Juste ; c'est la fois que le chien nous avait courus dix minutes et qu'en nous sauvant, nous étions tombés dans un puits où l'animal n'avait pas osé nous suivre.

Joseph.—Tu as bonne mémoire, vrai. Je m'en souviendrai toujours, car le bonhomme m'avait déchargé dans le fessier son fusil chargé à pois.

Albert.—En aviez-vous eu du fun !